

COMITÉ FRANÇAIS DES ÉTUDES BYZANTINES

ACTES DU VI^e CONGRÈS
INTERNATIONAL
D'ÉTUDES BYZANTINES

PARIS

27 JUILLET - 2 AOUT 1948

TOME II

Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

AU SECRÉTARIAT DU COMITÉ :
ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES, A LA SORBONNE
RUE DES ÉCOLES, PARIS-V^e

1951

Fg/53/5494

LES GRANDES VOIES DE CIRCULATION A L'INTÉRIEUR DE LA GAULE MÉROVINGIENNE D'APRÈS L'ARCHÉOLOGIE

L'existence de relations entre l'Orient et l'Occident pendant le haut Moyen Age est attestée de bien des manières et nul ne la saurait mettre en doute. On discute, toutefois, pour essayer de situer sur la carte les grandes voies par lesquelles ces relations ont pu s'établir. Les solutions qui ont été proposées jusqu'ici ne s'accordent guère entre elles, peut-être parce qu'elles ont été suggérées par les observations de savants trop strictement spécialisés dans tel ou tel ordre de recherche, et qui n'ont trop souvent retenu des indications données par les sources littéraires ou diplomatiques que ce qui pouvait sembler confirmer leurs thèses. L'objet de cette communication est de montrer par l'étude d'un cas particulier, celui de la Gaule, que des disciplines diverses doivent être mises à contribution pour une telle recherche, et que l'archéologie, dans certains cas, est un puissant auxiliaire de l'histoire pour révéler l'activité de la circulation et la modalité des échanges dans un pays donné et à une époque donnée.

Dans un livre récent, M. Nils Aberg a apporté une importante contribution à l'histoire de l'art de l'Europe pendant le haut Moyen Age, et particulièrement au VII^e siècle, en reprenant, en confirmant ou en précisant certaines des thèses de Bernhard Salin sur les origines de l'art animalier germanique. Comme l'avait pressenti Salin et comme M. Aberg a été en mesure de l'établir grâce à sa connaissance approfondie du mobilier funéraire des tombes lombardes, l'art animalier germanique est une adaptation barbare de formes méditerranéennes. Une carte publiée par M. Aberg justifie cette thèse, les triangles noirs indiquant les lieux de trouvaille des plaques-boucles de type lombardo-byzantin (fig. 1). Le savant archéologue se croit donc autorisé à en conclure que les influences orientales furent transmises à la Gaule et aux Iles Britanniques par la Lombardie, et par les routes passant à l'Est des Alpes¹.

1. Nils Aberg, *The Occident and the Orient in the art of the seventh century*, III, *The Merovingian empire*, Stockholm, 1947, p. 63. Nous reproduisons sa carte en y faisant figurer le tracé des principales voies romaines.

L'existence de cette grande voie de pénétration ou d'échanges me paraît incontestable. On peut invoquer un témoignage que n'a pas cité M. Aberg. Dans la préface de ses poèmes, Fortunat nous a indiqué la route qu'il suivit quand il vint de Ravenne en Gaule, vers l'année 566. Il longea la côte, puis, s'engageant dans le Frioul, il franchit les Alpes Juliennes ; il suivit ensuite la vallée de l'Inn, passa par Augsbourg, longea le Danube, puis gagna la vallée du Rhin. C'était là un itinéraire assez habituel puisque le même personnage l'indique ailleurs comme la route qu'il fera suivre à l'exemplaire de sa *Vie de saint Martin* destiné à un ami habitant la Vénétie¹. Mais il y avait d'autres routes.

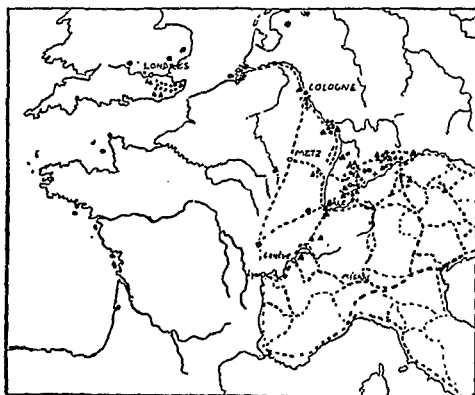


Fig. 1. — Plaques-boucles du type lombard.

Il existe un thème iconographique bien caractérisé que l'on trouve sur divers monuments de l'Est de la Gaule et de l'Italie septentrionale, celui des bêtes affrontées de part et d'autre de l'Arbre de vie, de la Croix ou de quelque autre motif central, et liées l'une à l'autre à la manière de deux rameaux jaillissant d'un même tronc. Ce motif s'observe sur l'un

des éléments du chancel retrouvé en 1890 dans l'église de Saint-Pierre-en-Citadelle de Metz et que l'on peut dater de la fin de l'époque mérovingienne². On le voit aussi sur le cénotaphe de saint Dizier, à Saint-Dizier, près de Belfort, qui fut apparemment sculpté en même temps que la châsse de pierre du même saint, datée de la fin du VII^e siècle par un texte³. Plus au Sud, on trouve le motif sur la châsse de la cathédrale de Coire que l'on attribue au VIII^e siècle⁴. Enfin, les deux animaux-plantes figurent sur deux monuments très connus de l'Italie du Nord, le tombeau de l'abbesse Theodota († 720) à Pavie et le parapet du baptistère de la cathédrale de Cividale, sculpté en 737⁵. Il est à remarquer

1. Fortunat, édit. Leo, *Mon. Germ. Hist., Auct. antiquissimi*, IV, p. 2 et 368.

2. E. Knitterscheid, dans *Annuaire de la Soc. d'histoire et d'archéologie lorraine*, IX, 1897, pl. VIII, fig. 16.

3. J. Hubert, dans *Bulletin monumental*, 1935, p. 215 sq.

4. J. Baum, *La sculpture figurale en Europe à l'époque mérovingienne*, Paris, 1937, pl. XXXVI.

5. Nils Aberg, *Id.*, II, *Lombard Italy*, Stockholm, 1945, fig. 12 et 9.

que parmi les monuments que je viens de citer, ceux de Gaule apparaissent comme étant un peu plus anciens que ceux de la Suisse et de l'Italie du Nord, mais, d'évidence, les uns et les autres procèdent du même courant artistique ou d'une même inspiration iconographique dont la source semble devoir être cherchée fort loin vers le Sud-Est. La carte des anciennes voies romaines et ce que nous savons des itinéraires suivis par les armées carolingiennes lors de leurs descentes en Italie invitent à croire que les influences, dans ce cas particulier, ne se sont pas nécessairement propagées par les vallées de l'Inn et du Rhin, car d'autres voies plus rapides unissaient à la fin de l'époque mérovingienne la Haute-Italie et la vallée supérieure du Rhône.

La vallée du Rhône avait été la principale artère de la colonisation romaine en Gaule. D'excellents savants lui ont attribué une importance exclusive pour la propagation des influences orientales dans le Nord de l'Europe, notamment en ce qui concerne les origines du thème de Daniel entre les lions qui forme le décor

de nombreuses plaques-boucles, dites Burgondes, du VII^e siècle¹. A vrai dire, ce thème était connu en Gaule depuis la Basse Antiquité. Comme il apparaît, sculpté ou gravé, sur des marbres du Sud-Ouest et de la région d'Autun dont les dates s'échelonnent entre le IV^e et le VII^e siècle, il n'est pas nécessaire de supposer qu'il ait été introduit à nouveau en Gaule pour l'usage exclusif des artisans du métal. Mais l'existence à l'époque mérovingienne d'un fort courant commercial tout le long de la vallée du Rhône n'en est pas moins certaine. Elle est attestée par de nombreux tonlieux²,

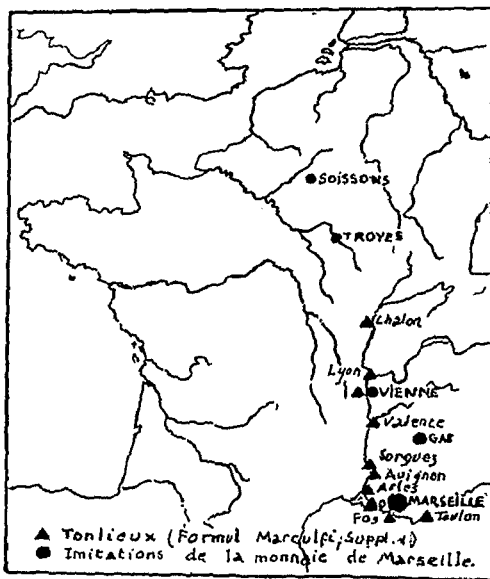


Fig. 2. — Tonlieux et imitations de la monnaie de Marseille.

1. H. Kühn, *Die Danielschannen*, dans *Spek*, 1940-2, p. 140 sq.

2. *Supplem. form. Marculfi*, 1, édit. Zeumer, p. 107.

c'est-à-dire par des bureaux de douane dont les profits étaient perçus par les agents du pouvoir central (fig. 2). Elle est confirmée par l'étude des types monétaires. M. Vercauteren a montré que la monnaie de Marseille avait été imitée au VII^e siècle non seulement à Gap et à Vienne, mais aussi à Troyes et à Soissons, ce qui prouve que la vitalité commerciale de la vallée du Rhône avait son prolongement vers le Nord, en direction de l'estuaire du Rhin et des Îles Britanniques (fig. 2)¹.

Considérons maintenant le Sud-Ouest de la Gaule. Cette région

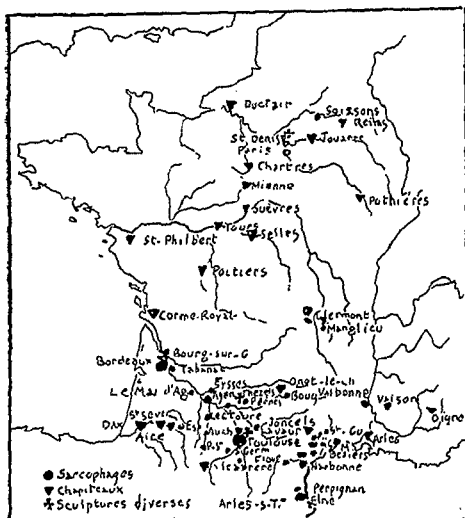


Fig. 3. — Marbres sculptés des carrières pyrénéennes.

présente un vif intérêt au VII^e siècle pour l'histoire économique, car les carrières des Pyrénées qui avaient été exploitées à l'époque romaine continuèrent de l'être à l'époque mérovingienne. Comme au Bas-Empire, les sarcophages, les chapiteaux et les dalles de chancel, façonnés de façon industrielle dans des ateliers situés à proximité des carrières, notamment dans la région de Toulouse, furent exportés au loin aux VI^e et VII^e siècles. La date de mort des personnages inhumés dans les sarcophages, l'époque de construction des édifices

où furent utilisés les chapiteaux permettent d'établir avec une assez grande certitude une chronologie de cette production qui s'accorde avec l'évolution stylistique². La carte indiquant la dispersion de ces marbres sculptés d'Aquitaine (fig. 3) est fort instructive. On notera qu'ils sont pour la plupart dans des localités ou des monastères situés à proximité immédiate de voies navigables.

1. F. Vercauteren, *Étude sur les civitates de la Belgique seconde*, Bruxelles, 1934, p. 442. Même indication donnée par la répartition des monnaies de la trouvaille de Buis (P. Le Gentilhomme, *Mélanges de numismatique*, Paris, 1940, carte p. 101).

2. J. Hubert, *L'art pré-roman*, Paris, 1938, p. 93 sq. — Denise Fossard, *Les chapiteaux de marbre du VII^e siècle en Gaule, style et évolution*, dans *Cahiers archéologiques* publiés par A. Grabar, II, 1947, p. 69-87. M^{lle} Fossard prépare une étude d'ensemble sur les marbres sculptés d'Aquitaine.

Nous savons que le commerce intérieur de la Gaule romaine avait été favorisé par l'existence d'un très actif trafic maritime et fluvial¹. Notre carte montre la persistance de ce trafic au VII^e siècle.

La numismatique le confirme. La répartition des monnaies d'or mérovingiennes d'un trésor enfoui à Bordeaux vers 675 prouve l'importance commerciale que les ports maritimes et fluviaux avaient alors conservée ; elle indique aussi l'existence à cette époque de trafics par voies de terre².

C'est ce que prouve, de façon encore plus frappante, la dispersion des plaques-boucles sorties des ateliers d'Aquitaine. Il s'agit de produits de facture et de style si uniformes qu'il est impossible de ne pas croire à une fabrication industrielle réalisée par un certain nombre d'importants ateliers. La précieuse carte dressée par M. Aberg³ devient encore plus significative si l'on y porte le tracé des principales voies romaines (fig. 4). La persistance de l'activité de la vieille route commerciale unissant l'Espagne à la vallée du Rhin par Lyon, Genève et Bâle paraît alors indéniable. Il faut également noter l'importance du trafic entre l'Aquitaine et la région parisienne par l'Océan, la Loire, puis par des voies de terre.

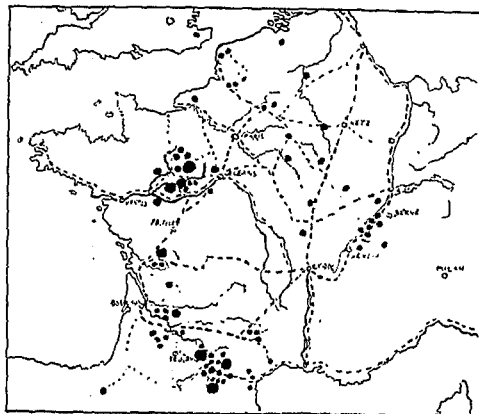


Fig. 4. — Plaques-boucles de type aquitain.

La solidarité de tout l'Ouest de la Gaule, depuis Toulouse jusqu'à la région parisienne, est donc attestée à la fois par le commerce des marbres et par celui des plaques-boucles. Elle est encore attestée par le fait que l'on a retrouvé en des lieux très divers de cette vaste région, et seulement dans cette région, d'énigmatiques figurines de terre-cuite surmontées d'une croix qui représentent une tête humaine dont, le plus souvent, la bouche

1. L. Bonnard, *La navigation intérieure de la Gaule à l'époque gallo-romaine*, Paris, 1913. — A. Grenier, *Archéologie gallo-romaine*, t. II, p. 473 sq.

2. P. Le Gentilhomme, dans *Revue numismatique*, 1936, p. 87 sq. — Carte-statistique, J. Hubert, *op. cit.*, fig. 111.

3. *The Merovingian empire*, p. 62.

est largement ouverte, à la manière des masques antiques (fig. 5). Toutes ces terres cuites ayant été trouvées dans des tombes de l'époque mérovingienne, on leur prêtait certainement une valeur prophylactique à l'égard du mort dont elles accompagnaient la dépouille¹. Les explications proposées jusqu'ici à l'égard de leur origine ou de leur signification ne sont pas convaincantes. Pour notre présente recherche, il suffit que l'usage de ces amulettes indique une similitude d'usages funéraires que des relations constantes peuvent seulement expliquer. Les exemplaires les plus

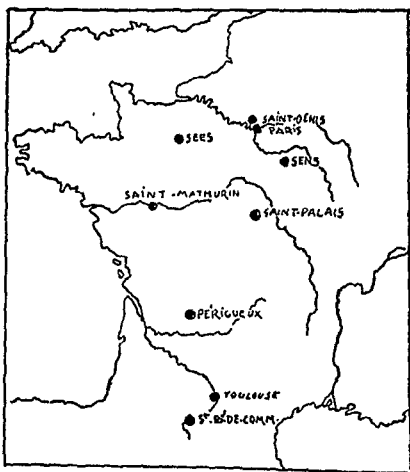


Fig. 5. — Figures de terre cuite trouvées dans des tombes.

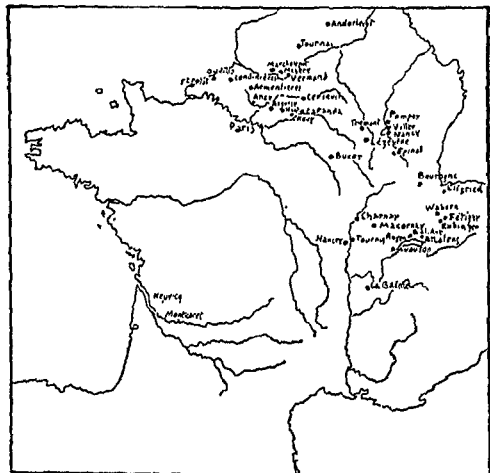


Fig. 6. — Plaques-boucles damasquinées.

correctement exécutés ont été trouvés à Saint-Bertrand-de-Comminges, au Sud-Est de Toulouse. Ici encore, on est invité à supposer un courant d'influences dirigé du Sud vers le Nord, sans que nous puissions savoir s'il y eut intervention du trafic maritime pour le passage du bassin de la Garonne à celui de la Loire.

La région parisienne, à son tour, était en communication avec l'Est et le Sud-Est. La carte de dispersion des plaques-boucles damasquinées, publiée par M. Édouard Salin, en apporte la preuve (fig. 6). La damasquinure est l'art qui consiste à enrichir

1. F. de Mély, dans *Bull. Antiqu. de France*, 1929, p. 149, 1931, p. 166 ; B. Sapène, *Un problème d'art chrétien préroman*, Toulouse, 1937 ; G. Julliot, dans *Bull. soc. archéol. de Sens*, XIX, 1900, p. 51 ; *Dic. d'archéol. chrét.*, V^o Galet et Paix.

d'incrustations d'argent ou de laitón les objets de fer. Cet art semble continuer, en le perfectionnant, les pratiques d'ateliers fixés en Gaule avant les grandes Invasions. Il ne prit son plus bel essor qu'au VII^e siècle et il se répandit alors dans le Nord et dans l'Est de la Gaule avec une remarquable rapidité. Il fut pratiqué par des ateliers dispersés, mais ayant entre eux certaines similitudes de pratique qui obligent à supposer d'actifs courants de relation dans toute l'étendue de leur aire de dispersion¹.

Voici donc achevé, au moyen de quelques cartes résumant des constatations faites en des domaines divers, un « tour de France » révélateur. Nous ne pouvons nous prononcer en aucun cas sur le volume des échanges ou l'importance du trafic, mais nous avons acquis la certitude que des relations assez actives unissaient les unes aux autres les diverses régions de la Gaule du VII^e siècle.

Le relief du sol explique avec clarté la géographie de ces courants d'échange. Les grandes voies de pénétration ont été modelées de tout temps dans ce pays par la nature. Les hauteurs du Massif Central, qui se dressent entre le sillon rhodanien et la large vallée de la Garonne, déterminent une zone de l'Est et une zone de l'Ouest que relie au Nord le bassin de la Seine.

De tout temps aussi, les vallées des quatre fleuves principaux, le Rhône, la Garonne, la Loire et la Seine, ont été le siège d'un habitat plus nombreux et, partant, d'une civilisation plus active. C'est ce que semble montrer pour le VI^e et le VII^e siècles la répartition des inscriptions chrétiennes publiées dans le *Corpus* (fig. 7). Cependant, la carte des ateliers où était frappé un monnayage

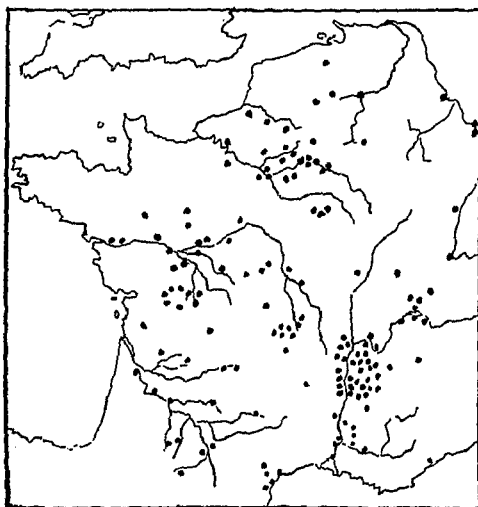


Fig. 7. — Inscriptions chrétiennes des VI^e et VII^e siècles.

1. E. Salin et A. France-Lanord, *Le fer à l'époque mérovingienne*, Paris, 1943, p. 190 sq.

local sous la responsabilité des monétaires (fig. 8) indique que les autres régions ne demeuraient pas inactives¹. Ces ateliers sont situés pour la plupart dans les zones que ne traversaient point les grandes routes fluviales ou terrestres que permettent de déceler les cartes précédentes et l'on serait tenté d'en conclure que le long de ces routes ouvertes au commerce à longue distance on usait surtout de monnaies méditerranéennes ou royales. Quoi qu'il en soit, la multiplicité des ateliers monétaires ne prouve nullement, comme

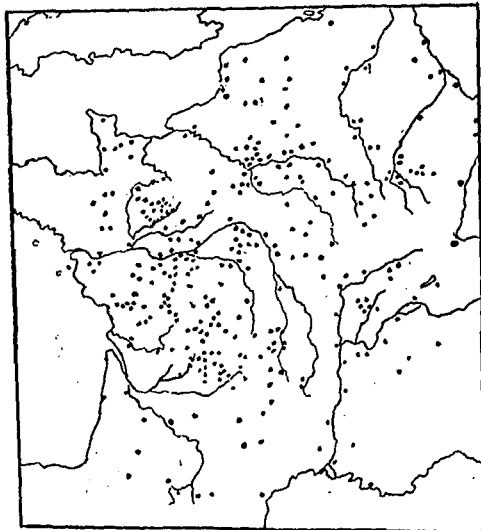


Fig. 8. — Ateliers monétaires.

on l'a avancé, que la Gaule ait connu un régime d'économie fermée. Toutes nos cartes — et même, à mon sens, celle des ateliers monétaires — démontrent le contraire. Les grands courants de relation qui continuent d'exister à l'intérieur de la Gaule au VII^e siècle, malgré le déclin progressif du commerce méditerranéen, ne sont, d'évidence, qu'une simple survivance de l'économie antique, mais leur importance à l'égard de la vie sociale², de la production artistique et de la propagation des formes fut certainement considérable.

Jean HUBERT.

1. M. Prou, *Introduction au catalogue des monnaies mérovingiennes de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1892. — A. Dieudonné, *Les monétaires mérovingiens*, dans *Biblioth. de l'École des Chartes*, CIII, 1942, p. 20 sq.

2: On ne peut expliquer autrement l'étonnante dispersion des possessions, des abbayes et de certaines églises épiscopales de la Gaule mérovingienne.